DISCOURS

Prononcé le 22 août 1853, aux obsèques de M. PRUNELLE,

Médecin-Inspecteur honoraire de l'Etablissement thermal de Vichy, membre correspondant de l'Académie Impériale de Médecine, officier de la légion d'honneur,

PAR LE DOCTEUR MAX DURAND-FARDEL.

Nous ne pouvons laisser s'éloigner de nous les restes de M. Prunelle, sans leur rendre un dernier hommage. Vous venez d'entendre des paroles éloquentes et dictées par le cœur. Bien d'autres voix, plus dignes que la mienne, auraient pu lui adresser aussi cet adieu solennel ! Combien parmi ceux qui se pressent autour de ce cercueil, pourraient aussi élever la voix et redire, ou les longues vicissitudes d'une carrière portée sur tant de théâtres divers, et toujours honorée, ou les souvenirs d'un enseignement qui, malgré son éclat, fut jadis si violemment brisé, ou les services rendus par le médecin charitable et dévoué, ou les péripéties d'une vie politique, qui compte ici même d'anciens compagnons : combien surtout pourraient redire ce que cette organisation extraordinaire renfermait de sciences acquises et d'aptitudes innées : reconnaissance, amitié, souvenirs de luttes communes, admiration pour une des plus rares intelligences qu'il nous ait été donné de contempler, tant de sentimens divers ne pouvaient manquer, dans cet entourage, de dignes interprètes et de sympathiques échos. Mais c'est à l'un de ses plus humbles collègues que revenait aussi, au nom des sentiments de gratitude et d'affection qui l'unissaient à M. Prunelle, le devoir de prononcer, avant une éternelle séparation,

quelques paroles d'un adieu suprême et douloureux.

C'est qu'en effet cet homme, que sa destinée devait arrêter quelques instants sur tant de terrains divers, c'est en médecin qu'il était entré dans la vie active, c'est en médecin qu'il en est sorti : vous le savez, vous tous qui vous pressiez auprès de lui vivant, et qui vous pressez encore autour de lui mort. Il y a deux jours à peine, il vous prêtait les conseils de sa profonde expérience, il vous charmait par sa parole intelligente, il vous touchait par la constance de ses souvenirs ; et le lendemain, quand vous vîntes frapper à sa porte, il était enveloppé déjà du linceuil, et ceux qui l'attendaient auprès de leur lit, s'étonnaient d'un retard inaccoutumé.

C'est donc une existence bien remplie que celle qui vient de s'éteindre sous nos yeux : je ne puis la louer dignement ni la reproduire. Singulièrement unie à tous les évènements qui, depuis 50 ans, ont fait notre histoire, il ne lui a manqué peut-être pour y marquer une place durable et glorieuse, que plus de certitude dans la volonté et de suite dans la direction. Mais n'est-ce pas l'écueil de ces organisations que la nature à créées propres à tant de choses, de s'épandre çà et là, et d'épuiser sur tant de sillons inutiles des facultés qui, mieux dirigées, eussent germé dans leur force et leur abondance. La providence n'a-t-elle pas assigné à chacun son rôle? Simples ouvriers ou puissants inventeurs, à chacun notre part de travail et notre but à poursuivre.

C'est dès avant le commencement de ce siècle, que M. Prunelle s'est trouvé mêlé, bien jeune encore, aux grandes scènes dont nos pères ont été les acteurs et les témoins. Chirurgien militaire, il faisait partie de l'expédition d'Egypte, et la première période de sa carrière s'est écoulée parmi les hasards et les vicissitudes de la vie des armées : mais

savez-vous comment il occupait alors les loisirs de la garnison et les oisivetés du bivouac? Un jour, c'est un des derniers récits qu'il nous ait faits, un jour qu'il s'écartait un livre à la main de la foule inoccupée de ses camarades, il se heurte contre un officier d'artillerie, qui, lui aussi, marchait en lisant. Le premier mouvement des deux jeunes gens fut une expression d'impatience et d'humeur ; le second fut de se jeter dans les bras l'un de l'autre ; ils s'étaient reconnus, tous deux lisaient Homère, et le lisaient en grec. L'officier d'artillerie, c'était Paul-Louis Courier, et de cette rencontre du hasard data une amitié, que la mort seule put briser.

Mais ce n'était pas seulement dans les trésors d'une muette érudition, que M. Prunelle cherchait un aliment à son ardente imagination et à son étonnante aptitude. Les arts, la musique, la peinture et ses écoles diverses, l'architecture surtout, depuis son langage technique jusqu'à l'intelligence de ses productions les plus élevées, avaient successivement occupé et charmé son esprit ; les sciences que le génie des Lavoisier, des Fourcroy, des Laplace, régénérait alors, n'avaient pas moins d'attraits pour lui, et nous avons vu la chimie, la chimie de ce temps, car il consentait rarement à se faire l'homme d'aujourd'hui, consoler ses vieux jours.

Mais un théâtre plus élevé s'offrit à son activité : M. Prunelle fut nommé professeur à la faculté de médecine de Montpellier, dont il était élève. Parmi toutes les passions que les arts ou les sciences avaient allumées en lui, une dominait toutes les autres : nous voulons parler de la passion des livres. Lorsqu'il parcourait, à la suite des armées, les villes de la France ou de l'étranger, c'était aux bibliothèques qu'il courait d'abord, et là s'introduisaient, dans sa mémoire phénoménale, tous les trésors de l'érudi-

tion des livres : habile à découvrir les plus rares, à deviner les plus ignorés, il rapportait, indéfiniment gravés dans son esprit, et le titre, et la date, et la place même ou des manuscrits ou des éditions précieuses qu'il avait rencontrés. Ce fut pendant son professorat à Montpellier qu'il put donner un libre essor à cette passion pleine de joies, et d'ardentes recherches. La faculté de Montpellier se rappelle encore avec reconnaissance ce que sa bibliothèque, la plus riche peut-être de nos bibliothèques scientifiques, doit à ses investigations et d'artiste et d'érudit.

Mais cette carrière élevée, et qui promettait de se développer avec éclat, ne devait pas avoir une longue durée. La restauration survint. L'esprit d'indépendance que M. Prunelle avait reçu de la nature et de l'éducation, fut mis à l'épreuve des exigences d'alors : il en sortit victorieux, et donnant un exemple qui trouvera toujours peu d'imitateurs, sa destitution fut le prix de son courage et de sa fermeté.

Cette circonstance, qui honore à un haut degré le caractère de l'homme que nous pleurons, le jeta sur un terrain nouveau. Fixé dans la seconde ville de France, aujourd'hui encore pleine de son souvenir, M. Prunelle ne tarda pas à y acquérir un grand renom de praticien, de praticien consultant surtout, car il avait recueilli et conservé précieusement les saines traditions de la médecine d'autrefois, que l'on aimait à aller interroger en lui.

Mais cette remarquable personnalité que 75 années n'ont pu altérer en rien, cette immense intelligence, cette connaissance de tout, cette aptitude en quelque sorte universelle, cette parole abondante, claire, ardente, incisive, appelaient autre chose que la vie, modeste encore dans son plus grand éclat, du médecin praticien. L'opposition d'alors s'empara

de M. Prunelle et le porta à la chambre des députés.

La révolution de juillet éclata.

Le nom de M. Prunelle se trouve fort mêlé à la politique de ce temps. Si son fait n'était pas la tribune et ce qu'elle exige d'un orateur, son influence n'en était moins grande. Maire de la ville de Lyon, il sut administrer en des temps pleins de périls et d'écueils.

Au biographe seul de M. Prunelle il appartient de raconter comment, il y a 20 ans, sa carrière politique s'arrêta tout-à-coup, et comment il vint succéder à M. Lucas, comme inspecteur de l'établissement thermal de Vichy. Depuis lors, la vie de M. Prunelle appartient à Vichy. Tel il était aux premières années de son séjour ici, tel il était encore la veille de sa mort. Modèle d'exactitude et de probité médicale, c'est-à-dire, de dévouement à ses devoirs, à ses clients, aux pauvres comme aux riches, infatigable et accessible à toute heure de la nuit et du jour, on était sûr de trouver auprès de lui, le malade un conseil salutaire, l'ami, (et tous ses anciens clients étaient ses amis,) les soins les plus désintéressés, le pauvre une aumône abondante, l'homme du monde, tout ce que la conversation a de charme et d'attraits. En un mot, oubliant, à cette heure, le lustre que la vie politique, comme les autres scènes, ajoute toujours au nom d'un homme, oubliant cette incomparable originalité, cette exquise intelligence, cette mémoire unique; nous dirons que M. Prunelle était de ces hommes qui élèvent haut une profession. Nous nous sentions honorés d'être ses confrères, car nous pensions qu'une partie de la dignité dont il revêtait l'exercice de son art, rejaillissait sur nous.

Eh bien, cette extrême considération qui l'environnait, cette conscience d'une supériorité intellectuelle reconnue et acceptée par tant de ceux qui l'approchaient, cet empressement du monde, cette fortune lé-

gitimement acquise, ces loisirs que lui créait la nature de ses occupations, la recherche de tant d'hommes éminents, de tant de femmes distinguées, qui tenaient à honneur d'être ses clients et ses amis, tout cela n'a pu couronner de quelques heures heureuses la longue et laborieuse carrière de M. Prunelle.

Au fond, l'isolement régnait autour de cette existence si entourée ; le vide s'était fait autour de cet homme qui avait tant occupé ses jours et sa pensée. M. Prunelle avait une compagne dont l'esprit élevé était digne de s'associer au sien : mais leur union n'avait pas porté de fruits heureux. L'enfant qu'ils avaient eu, ils l'avaient perdu. Puis, une cruelle maladie était venue frapper Mme Prunelle dans l'usage de ses membres d'abord, puis dans ses sens, puis enfin dans son esprit, comme d'une mort anticipée. Nous ne saurions vous peindre l'attachement, l'amour dont M. Prunelle couvrait cette pauvre créature devenue insensible autant qu'immobile : c'était son enfant, et son soin de tous les jours.

Cependant la Providence lui avait inspiré une bonne action qui fut, pendant les longues années d'agonie de sa femme, son aide et sa consolation. M. Prunelle avait été l'ami d'un savant illustre et d'un homme de bien, de Chaptal qui, ministre naguère, était mort sans fortune, laissant pour tout héritage à ses enfants, un nom célèbre et une mémoire honorée. M. Prunelle avait adopté une de ces jeunes filles, et celle-ci servit d'enfant à la femme de son bienfaiteur. Mais quand ces soins sacrés n'eurent plus d'objet, M. Prunelle compléta son œuvre de dévouement, et maria sa fille adoptive : cette fois encore il restait sans enfant.

Mais ses amis, ses amis d'autrefois, les compagnons de son enfance, les émules de sa jeunesse, les témoins de son âge mûr, avaient presque tous

disparu. Chaque année lui arrachait un souvenir, lui dérobait une affection : il est un âge où l'on perd ses amis, mais où l'on n'en fait plus de nouveaux. Chaque année, sans doute, lui renvoyait en échange ici, à Vichy, de chauds empressements, d'illustres sympathies, des témoignages dévoués ; mais si son cœur de médecin était toujours aussi jeune, son cœur d'homme avait vieilli.

Et qui de nous sait, d'ailleurs, depuis tant d'années qu'il s'était confiné à Vichy, aujourd'hui bruyante réunion, demain morne solitude, qui sait, dans ces longues journées d'hiver, dans ces soirées plus longues encore, quand il avait relu ses vieilles pages, toujours les mêmes, quand il avait, dans ce laboratoire construit avec amour, répété les mêmes expériences, qui sait tout ce qu'il devait rouler de tristesse dans la tête de cet homme, à qui tous les dons de l'intelligence avaient été prodigués, à qui la scène n'avait jamais manqué pour les produire, à qui il en semblait qu'aucun obstacle fût jamais venu barrer le chemin, et qui se trouvait vieux, souffrant parfois, et seul, seul au monde, sans un petit enfant pour retrouver un avenir, sans un vieil ami pour revivre dans le passé, privé même de ce cercle d'indifférents, dont l'habitude nous crée, dans le monde, une sorte de famille bâtarde, et trompe l'isolement des derniers jours.

Aussi le trouvait-on souvent morose et inégal ; et sur cette tête qui n'avait pas changé depuis bien des années, où le sourire avait tant de charme et l'esprit tant de séduction, car la beauté de l'homme est insaisissable et comme immatérielle, le regard et la parole prenaient souvent un caractère de dureté qui éloignait au premier abord, bien qu'il sût aisément vous ramener, s'il le voulait bien. Mais pourquoi nous en étonner ? Chacun de nous a rencontré, sur

le sentier qu'il suit, l'envie, la bassesse, la calomnie, et, tout en les écrasant de notre pied et de notre mépris, nous croyons qu'ailleurs il n'en est pas ainsi, et que le monde où nous ne vivons pas a moins de boues à balayer et moins de plaies à nettoyer : mais lui, M. Prunelle, triste privilége de ces vastes intelligences, et suite obligée de ces larges existences qui ont trempé partout, où donc pouvait-il réfugier ses illusions, où donc ses croyanccs, où donc sa foi ? Partout où il avait posé, la méchanceté l'avait touché de son aîle, et ces sortes de taches, le temps seul les essuie.

Aussi a-t-il fini sa vie triste et seul : mais il est à tout des compensations. A sa verte vieillesse et qu'aucune infirmité n'avait atteinte, bien qu'aucun chagrin ne l'eût épargnée, il était réservé une fin soudaine et presque sans douleurs. Il a eu le temps de ramasser son courage, et son âme était aussi vigoureusement trempée que son corps, et de donner à la religion sa dernière action, comme son aspiration dernière ; puis il a fermé les yeux, et nous avons pu croire que les horreurs d'une longue agonie étaient épargnées à son esprit endormi.

A cette heure, il s'est réveillé. Et quand nous aurons salué ces tristes restes, que la terre engloutira bientôt, pour en cacher à nos yeux la destruction suprême, levons le regard au ciel : s'il est une place pour les nobles intelligences, pour les grands esprits, pour les âmes d'élite, c'est là qu'est allée se faire couronner cette vie si pleine, et, jusqu'à ses derniers instants, si fidèle à la destinée de l'homme sur la terre, le travail et la pensée.

Cusset, imp. de Mme Jourdain.